

Suisse

Enseignement des langues: Et vous, l'allemand, ça vous parle?

Beaucoup d'élèves romands peinent à acquérir les compétences requises au terme de leur scolarité. Neuf personnalités évoquent leurs souvenirs et leur rapport à l'allemand.

Caroline Zuercher, Florent Quiquerez, Christophe Passer, Virginie Lenk, Simone Honegger

Alexis Favre, journaliste à la RTS, 47 ans.

La majorité des cantons alémaniques remettent en question l'enseignement précoce du français. Les experts soulignent l'importance des langues nationales pour la cohésion suisse. L'apprentissage de l'allemand reste un défi majeur pour les élèves romands. Les parlementaires francophones doivent maîtriser l'allemand pour être efficaces à Berne.

Une majorité de cantons alémaniques remettent en question l'enseignement du français à l'école primaire. Après le parlement zurichois, les députés saint-gallois ont annoncé cette semaine leur volonté de renvoyer notre langue au secondaire. En Suisse romande, l'apprentissage de l'allemand est aussi une gageure pour de nombreux élèves. Des personnalités évoquent leur relation avec la langue de Goethe.

«Avec mes invités, je peux m'amuser un petit peu en suisse allemand, ça brise la glace»

«J'ai appris l'allemand de manière tout à fait standard et romande, j'ai eu mes sept ans d'allemand réglementaire au cycle et au collège à Genève. Et je dois dire que j'ai un peu un black-out à la fois sur mon niveau d'allemand, qui devait être médiocre, ni catastrophique, ni flamboyant, mais aussi, et je m'en excuse, sur les profs qui me l'ont enseigné. Par contre, je me souviens très bien de la méthode Vorwärts, de Hans Schaudi, de son amie Lieselotte et de son père qui était «Sparkassanleiter» à Cadolzburg. Et j'ai toujours trouvé suspect que le chien Lumpi fasse «baou! baou!».

À l'époque, on ne trouvait pas ça sexy d'apprendre l'allemand. On n'avait aucune référence germanique ou germanophone. Je ne regardais pas une chaîne de télé allemande, je n'écoutais pas la radio en allemand, je ne lisais pas de journal. En plus, on nous enseignait ce truc-là comme une langue morte, comme si l'allemand n'existait pas. Je ne peux pas exclure que les mentalités romandes, françaises, francophones y étaient pour quelque chose. Le mot «boche» existait encore. Je suis un produit de cette génération, et je pense que c'est différent maintenant.

Alexis Favre:

Le truc, c'est que, paradoxalement, je me suis rendu compte plus tard que, confronté à l'allemand dans la vie professionnelle, j'avais acquis plus de bases que je n'imaginai. J'ai toujours ce blocage sur l'accord du der/die/das, mais je ne suis pas loin. C'est comme si je m'étais un peu menti à moi-même en croyant que je ne parlais pas du tout l'allemand et que je le parlais beaucoup mieux que ce que j'imaginai.

Et puis, j'ai fait carrière dans ce métier particulier qu'est le journalisme. Je me souviens d'avoir fait une longue interview de

l'ancien président de l'UDC Toni Brunner, qui ne parlait pas un mot de français ou d'anglais. Je ne sais pas comment, je me suis retrouvé à discuter quarante-cinq minutes au téléphone avec une personne dont j'étais censé ne pas parler la langue, qui ne parlait pas la mienne. Et à la fin, un papier en est sorti.

J'ai plutôt de la facilité pour les langues, je fonctionne à l'oreille, à la musique de la langue. Quand j'ai des invités alémaniques sur le plateau d'«Infrarouge», je peux m'amuser un petit peu en suisse allemand, ça les fait rire et ça brise la glace. Et je m'en sers pour me documenter. On est dans un pays qui travaille quand même passablement en allemand. Sans cette langue, je ne pourrais pas faire du journalisme, entre guillemets, politique en Suisse.»

«C'est étrange que nous ne nous exprimions pas mieux en allemand»

Sarah Jollien-Fardel, romancière et journaliste, 54 ans

«Mon niveau d'allemand? Je me débrouille plus ou moins pour des conversations simples. Mais quand je dois parler de littérature, ce qui a été le cas pour la sortie de «Sa préférée» en allemand, j'en suis difficilement capable. Même en français, trouver le bon mot, le mot juste est compliqué...

L'allemand reste un peu mystérieux pour moi. J'ai commencé à l'apprendre vers 7-8 ans avec plus ou moins de plaisir. À l'adolescence, je préférais de loin l'anglais. J'ai ressenti du plaisir à l'entendre plus tard, vers 20 ans, quand une amie m'a fait écouter Marlene Dietrich.

J'aime sa sonorité. J'ai découvert le mot «bescheiden» (modeste) sur une carte humoristique, illustrée avec Garfield qui disait «Ici bin so bescheiden»... Je trouvais ça drôle, j'avais 15 ans et je l'avais envoyée à ma famille. Le mot m'est resté.

J'ai toujours trouvé étrange qu'après avoir étudié l'allemand plus de sept ans, mes camarades et moi ne pouvions pas mieux nous exprimer. Je me suis dit que c'était peut-être une question de méthode, mais, visiblement, c'est pareil pour mes enfants et même mes neveux et nièces qui ont entre 12 et 15 ans. C'est dommage et étonnant que, dans un canton bilingue comme le Valais, on ne puisse pas converser en allemand.

J'ai été très fière que la première traduction de mon premier roman, «Sa préférée», ait été l'allemand. Symboliquement, j'en ai été touchée. J'ai beaucoup travaillé avec la traductrice, et cela a été pour moi l'occasion de me replonger et de redécouvrir cette langue.

«C'est dommage que nous perdions ce qui nous différencie»

Je l'ai fait avec un énorme plaisir, je me suis même dit que j'allais reprendre cet apprentissage. Cet intérêt est peut-être lié au fait qu'en vieillissant, l'identité et les origines ont pris plus de place dans ma vie. Mais je sais qu'il me sera impossible, dans cette vie en tout cas, de parler et de comprendre les nuances et les subtilités d'une autre langue que le français.

Dans un monde toujours plus normé, universalisé, lissé, je comprends la tentation de donner la priorité à l'anglais, Mais c'est dommage que nous perdions en route ce qui nous

différence d'autres pays alentour. Le multilinguisme en fait partie, et peut-être que notre manière de nous comporter, politiquement, socialement, découle de cette pluralité-là.»

«En parlant la langue de l'autre, on voit qu'on est pareils»

Justin Murisier, skieur, 33 ans.

«J'ai appris l'allemand sur le tas. Il est possible que je fasse des erreurs de grammaire ou me trompe parfois de mot. Mais je vis deux cents jours par an avec mes collègues alémaniques, et parle avec eux. Le suisse allemand, je le comprends, mais vu la diversité de dialectes, j'aurais du mal à le parler. Mon mot préféré? «Gewaltig», qui veut dire que quelque chose est génial. Cela me fait rire, car des gens l'utilisent à toutes les sauces!

L'allemand est indispensable dans mon activité. Je vis du sponsoring, de mon image. Or, la majorité des personnes qui regardent le ski en Suisse sont Alémaniques. Si je ne m'exprimais pas dans leur langue, je ne pourrais pas travailler. En outre, l'allemand est la langue principale dans le ski, au point que même des skieurs américains l'apprennent! Certains jeunes skieurs essaient de me parler en français, et ça me touche qu'ils fassent un tel effort.

«Meilleurs amis alémaniques»

J'ai appris l'allemand durant l'école obligatoire, dans le val de Bagnes. Je n'ai jamais beaucoup aimé l'école; les leçons d'allemand n'étaient ni pires ni meilleures que les autres. Ces bases étaient utiles, mais ne permettaient guère de faire plus qu'acheter du pain ou de me présenter. C'est tout de même dommage qu'on ne puisse pas mieux parler quand on sort de l'école!

Je trouve aussi dommage que certains cantons alémaniques remettent en cause l'enseignement du français au primaire. Communiquer entre nous en anglais, c'est renier ce qui fait la Suisse et mettre en danger sa cohésion. Parler la langue de l'autre permet de mieux se comprendre et de voir qu'en fait, on est pareils! À titre personnel, je n'aurais jamais imaginé avoir des meilleurs amis alémaniques. Et pourtant, c'est le cas.»

«Et nous, est-ce qu'on pense aux Romanches?»

Nathanaël Rochat, humoriste, 52 ans.

«Je regarde le foot en allemand, mais on a vite fait le tour du vocabulaire. Je comprends plus ou moins les Alémaniques si je me concentre et s'ils font preuve de bienveillance à mon égard.

J'ai des restes de l'école. C'est fou, on se dit souvent qu'on n'a rien retenu, mais en fait, si. L'armée m'a probablement également aidé. Et puis, j'ai fait un séjour linguistique de quatre mois en Allemagne durant ma scolarité. J'étais le seul étranger dans un internat et l'ancien directeur, un homme très âgé, m'a pris sous son aile, en tout bien tout honneur. Il me donnait des cours particuliers, durant lesquels je devais traduire la Bible! C'était dur, mais cela m'a aidé pour la grammaire.

Video

À l'école, je subissais l'allemand un peu comme les autres matières. Ce qui m'amuse dans cette langue, ce sont les mots composés – j'en ai d'ailleurs parlé dans une chronique. On peut par exemple former un grand nombre de mots avec le terme «Zeug» (outil). En français, on dit le «briquet», mais en allemand, c'est «le truc qui fait du feu» («Feuerzeug»). Ils ne vont pas chercher très loin et le fait qu'une phrase devienne un mot me fait rire.

«Une marque de politesse»

Parler un peu l'allemand, c'est une façon de prendre acte du lieu où l'on vit, de ne pas oublier où se trouve la majorité dans ce pays. Pour moi, lancer la conversation en allemand quand je me déplace en Suisse alémanique est aussi une marque de politesse, même si mes interlocuteurs réalisent assez rapidement que je suis assez nul.

Que des cantons alémaniques veulent réduire la place du français à l'école, c'est leur droit – j'espère juste qu'ils le font plus par pragmatisme que par provocation. Avant de juger, on devrait aussi se demander comment nous traitons les autres minorités. Est-ce qu'on pense par exemple aux Romanches?

Cela dit, beaucoup de gens sont prétentieux alors qu'ils parlent un anglais très limité, ce blabla international que tout le monde comprend, une espèce de volapük ou esperanto... D'ailleurs, on comprend généralement mieux l'anglais parlé par des interlocuteurs qui le parlent eux aussi mal. Quand de vrais anglophones parlent, c'est une autre affaire...»

«À Berne, on peut être mis sur la touche si on ne parle pas allemand»

Mathilde Crevoisier Crelrier, conseillère aux États (PS/JU) et traductrice, 45 ans.

«J'ai une relation de longue date avec les langues. C'est mon truc: j'ai toujours aimé en apprendre. Ironiquement, j'ai débuté par l'anglais, car j'ai effectué ma cinquième année primaire aux États-Unis, suite à un déplacement de mes parents. De retour en Suisse, j'ai commencé l'allemand, puis le latin, le grec ancien et l'italien. Adulte, je suis devenue traductrice.

Le manque de contacts avec la culture allemande, y compris moderne, explique probablement pourquoi les jeunes s'intéressent moins à cette langue. Ensuite, c'est une langue exigeante, dont l'apprentissage demande un certain effort. Ces deux facteurs expliquent selon moi le désamour des francophones, plus qu'une aversion intrinsèque pour l'allemand.

Au parlement fédéral, il y a une grosse différence entre le Conseil des États et le Conseil national dans la maîtrise des langues. Aux États, un francophone qui ne se débrouille pas en allemand ne va pas s'en sortir. L'inverse est vrai aussi, mais dans une moindre mesure. Car comme dans le reste de l'Administration fédérale, l'allemand y est majoritaire – et il faut veiller constamment à être entendu.

Au Conseil national, les débats en plénum ont une interprétation simultanée. Les niveaux en langues des parlementaires y sont très variables, ce qui peut poser des problèmes en commission. Ces séances ne sont pas traduites, et les francophones qui ont de la peine avec l'allemand peuvent être mis sur la touche.

Après quelques années à Berne, on utilise couramment des mots allemands qui n'ont pas d'équivalent exact en français. Ainsi, j'aime beaucoup le terme «Willensnation» (nation qui s'est bâtie sur la volonté), qui a toute sa place dans le débat actuel.

L'exemple des Grisons

Cette volonté de certains cantons alémaniques de supprimer le français au primaire enfonce le concordat HarmoS. C'est une préoccupation, partagée par la Commission de la science, de l'éducation et de la culture du Conseil des États, que je préside. Les cantons doivent trouver une solution, et la Confédération intervenir si nécessaire.

Prenez les Grisons. Trois langues s'y côtoient avec décontraction, et les enfants peuvent se retrouver rapidement en contact avec une autre langue d'enseignement que celle parlée à la maison.

Pourtant, on n'entend pas les mêmes plaintes que dans d'autres cantons sur les difficultés que cela impliquerait, ni la crainte de sursolliciter les enfants.»

«En Suisse, il y a une hypocrisie sur la connaissance des langues»

Roger Golay, conseiller national (MCG/GE), 65 ans.

«Je comprends 20 à 30% de ce qui est dit en allemand. Ça me permet de me débrouiller.» Roger Golay (MCG/GE), conseiller national, ne cache pas qu'il est parfois difficile d'être francophone quand on siège sous la Coupole.

«Au Conseil national, en plénum, il y a la traduction simultanée. Là où c'est plus compliqué, c'est en commission. Je m'en sors en étudiant à fond les dossiers avant les séances. Mais j'interviens à chaque fois en français, comme le veut d'ailleurs la tradition. Si on veut vraiment défendre les minorités, il faut accepter qu'elles s'expriment dans leur langue.

À l'école, Je me souviens de cours audio, où il fallait répéter ce que l'on entendait. Ça n'a jamais vraiment marché. D'ailleurs, la méthode a été abandonnée depuis.

Pas un problème pour la cohésion nationale

À l'exception de quelques bilingues, nombreux sont les élus fédéraux qui ne parlent que leur langue. Pour moi, il y a une hypocrisie manifeste à dire que chacun comprend l'autre. Si vous tentez de communiquer en français avec un élu alémanique, vous remarquerez tout de suite ses limites. Et inversement.

Mais le fait de se sentir suisse est bien plus qu'une question de langue. Et avec le développement de l'intelligence artificielle, il sera toujours plus facile de communiquer ensemble. On s'est privé, à l'époque, de politiciens brillants, parce qu'ils étaient francophones et ne maîtrisaient pas assez bien l'allemand. J'espère que cela ne sera plus un critère à l'avenir.»

«Lors d'événements en Suisse alémanique, je m'en sors parce que j'ai l'anglais»

Margaux Seydoux, créatrice de contenu fribourgeoise, 26 ans.

«Je me souviens d'un mot appris en primaire, qui m'a toujours fait rire, je ne sais pas trop pourquoi: «Strumpfhose» (les collants). Je pense que ça me fait penser aux Schtroumpfs. En tout cas, je l'ai toujours bien retenu. Sinon, je ne parle pas très bien l'allemand et je trouve ça dommage.

J'ai été invitée par l'armée suisse à vivre vingt-quatre heures comme des militaires. On a dormi sur place et on s'est réveillés à 5 h. C'était une chouette expérience, mais durant laquelle j'étais la seule à parler uniquement le français. Là-bas, tous les lieutenants et colonels parlent les deux langues, donc il n'y avait pas trop de soucis pour faire la traduction, mais je me suis rendu compte qu'ils le faisaient juste pour moi. Même si j'arrive à comprendre le sujet dont on parle en allemand, ça reste difficile pour moi d'y répondre.

J'imagine que les francophones qui arrivent à l'armée doivent parfois prendre une sacrée volée s'ils ne comprennent pas un mot d'allemand. Heureusement, dans mon métier de créatrice de contenu, il y a souvent des traductions possibles. Et lors d'événements en Suisse alémanique, où j'ai besoin de l'allemand, je m'en sors parce que j'ai l'anglais. Même si l'anglais peut être utilisé partout, le français et l'allemand font partie des langues nationales suisses, donc je pense qu'elles devraient être apprises en priorité par rapport à l'anglais.»

«Les Romands ont tendance à se sous-estimer»

Isabelle Chassot, conseillère aux États (Le Centre/FR), 60 ans.

«J'ai cet avantage que ma maman est Autrichienne et que mes parents ont eu le souci de nous faire garder le lien avec la langue allemande. Nous avons passé toutes nos vacances au Tyrol, chez nos grands-parents.

En primaire, je me souviens de la méthode intitulée «Wir sprechen Deutsch», qui n'était pas vraiment en phase avec le quotidien. Pour commander un café, par exemple, on devait appeler «Herr Ober». Mais personne ne dit ça! Ces souvenirs-là m'ont marquée. Raison pour laquelle j'ai toujours défendu l'idée que nous devions avoir des méthodes d'apprentissage en phase avec la réalité des enfants en priorisant la communication. À mon époque, on apprenait des longues listes de vocabulaire et des verbes irréguliers. Dans un pays plurilingue, il est beaucoup plus important de soigner les compétences orales sans craindre de faire des erreurs. C'est ce qui a été introduit dans les nouveaux programmes à l'école.

En ce qui me concerne, l'allemand fait partie intégrante de mon parcours professionnel. J'ai démarré ma carrière comme avocate dans un canton bilingue, avant de rejoindre l'Administration fédérale. Ensuite, je suis partie au Conseil d'État fribourgeois, pour revenir ensuite à Berne. Tout d'abord en tant que directrice de l'Office de la culture, puis sous la Coupole, au Conseil des États.

La maîtrise de l'allemand est une condition sine qua non à Berne, en tout cas dans l'Administration fédérale. Je pense que les Romands ont tendance à se sous-estimer en la matière. Ils s'en sortent, selon moi, mieux qu'il y a encore quinze ou vingt ans. Leur niveau est meilleur en allemand que celui des Alémaniques en français, leur maîtrise ayant régressé dans la même période. L'explication réside dans l'importance pour les élus fédéraux d'une minorité linguistique de maîtriser la langue de la majorité. C'est évidemment indispensable s'ils veulent être non seulement écoutés, mais aussi entendus.

Mon autre avantage, comme représentante d'un canton bilingue, est de comprendre également la plupart des dialectes alémaniques. D'ailleurs, mon mot préféré est: «Chuchichäschtli» (ndlr: petit placard de cuisine). J'aime tous ces sons un peu gutturaux!»

«J'ai peu à peu appris l'allemand toute ma vie»

Philippe Nantermod, conseiller national (PLR/VS), 41 ans.

Je dois paradoxalement reconnaître que les bases que j'avais apprises au collège m'ont beaucoup servi ensuite. L'allemand est facilement revenu dès que j'ai dû l'utiliser plus concrètement, pour mon travail. J'ai fait une année d'études de droit à Zurich. J'ai aussi eu une petite amie alémanique. Puis, l'été de mon élection au Conseil national, en 2015, j'ai pris quelques cours intensifs.

Je réalise que j'ai peu à peu appris l'allemand toute ma vie, d'une certaine façon. Aujourd'hui, ça ne va pas trop mal, je suis devenu «Kanal9 compatible», en tout cas, je peux participer à des débats en allemand. Je crois profondément à la formidable chance que représentent nos diverses langues nationales. Je souligne aussi que c'est l'allemand qui en est une, et pas les dialectes alémaniques. Pas plus en passant par l'anglais que par le switzerdütsch, je ne souhaite que l'on appauvrisse son enseignement.

Un mot préféré? Peut-être «Abstimmen!» que vient hurler notre vice-chef de groupe dans la salle des pas perdus du Palais fédéral, pour que l'on vienne voter. Un rappel à l'ordre qui fait aussi résonner la démocratie.»